

Affirmation de soi, puissance ou individualisme / égocentrisme ?

Cours transversal 5

1. Spinoza

Il faut partir du *conatus*, à savoir la puissance dont dispose l'individu vivant pour persévérer dans son être, se conserver et augmenter sa puissance d'agir et de penser, de produire des effets, d'être cause, c'est-à-dire nature naturante, à partir de sa condition de **nature naturée** (effet de séries de causes corporelles et mentales). Vivre, c'est défendre une forme, et si possible l'augmenter et l'inventer, ou la réinventer. Elle est donc toujours affirmation d'un certain « degré de force », ce que Spinoza nomme « droit naturel de l'individu ». Ce qui pose problème n'est donc pas la question de l'affirmation, du « dire oui à la vie », comme dit Nietzsche. C'est plutôt le « soi » qui est problématique, c'est-à-dire la question de l'identité personnelle.

Le « soi » du sujet humain est en effet non substantiel (l'âme n'est pas, comme chez Descartes, « substance pensante », « *res cogitans* »), il est une série d'affections et d'accidents liés ensemble par le désir défini comme appétit avec conscience de lui-même (*Éthique*, III, prop. IX, scolie); série d'affections, puisque le corps est une affection de l'étendue et l'âme une affection de la Pensée; série d'accidents, puisque nous sommes faits de ce qui nous arrive durant la durée de notre existence, infirmités, maladies, souffrances, mais aussi affects, sentiments, émotions, passions, dont la plupart témoignent de la fluctuation des états de l'âme, prise dans le flux du hasard des rencontres et dans l'indécision propre à celui qui, bousculé par la brutalité de la vie, ne sait pas vers quel Nord se diriger, à quel saint se vouer. Spinoza, comme Nietzsche ou Freud plus tard, part plutôt du principe que le soi est poreux, traversé par des forces intérieures (le désir) et extérieures (les phénomènes et événements du monde, les signes des autres hommes, par exemple); il est donc fragile, instable, changeant, au gré de ce qui lui arrive dans le cours de la durée. Et donc, cette puissance de produire des effets (sur soi et sur le monde) est réduite, c'est une puissance faible, repérable aux passions tristes (peur, angoisse, mélancolie, aversion). Elle se traduit par une forme de passivité, de servitude et d'aliénation, mais c'est toujours une affirmation. Ainsi vivent la plupart des hommes.

En revanche, certains hommes sont susceptibles de pouvoir cultiver une puissance d'affirmation supérieure de leur propre vie : les grands législateurs (Moïse, Jésus, Alexandre le Grand), les philosophes (Épicure, Descartes, Spinoza lui-même), les grands artistes (ses contemporains, Vermeer, Rembrandt). Ils persévèrent dans l'existence certes en conservant leur vie tant bien que mal (certains meurent jeunes : Jésus et Spinoza), mais ils la conduisent, la métamorphosent et l'inventent ou la réinventent en devenant des natures naturantes, chacun à sa façon. Ils deviennent ce que Balzac appellera de « grands individus », des individus supérieurs (mais non absolument parlant, seulement par comparaison avec la multitude), et donc ils occupent une place à part dans les communautés auxquelles ils appartiennent (le peuple hébreu, le peuple palestinien, le peuple juif, la communauté des législateurs et des artistes). **Ils s'individualisent, ils accomplissent en eux, par la seule force de leur désir, le processus d'individuation** (qui les fait passer du statut de « particulier » au sein de la généralité collective) **à celui de « singulier »** (devenant universel, valant pour tous les esprits qui y sont attentifs). **En cela, ils montrent la puissance créatrice de leur égoïsme(ou plutôt de leur « égotisme » au sens de Stendhal), qui est l'amour et l'estime de soi rendant possible l'acte fécond, qui consiste à accumuler suffisamment d'énergie psychique pour sortir de soi dans l'acte de la création. En ce sens, cet égoïsme est ce qu'on appelle un « égoïsme bien compris », puisque, expression d'un soi fort, il offre aux autres les fruits de sa richesse.** Ces formes du soi servent non seulement

l'intérêt de leur appétit et de leur désir, mais aussi l'intérêt individuel **ET** collectif des autres humains. **L'œuvre artistique, philosophique, scientifique est de l'ordre de l'offre, ce sont des présents faits à l'humanité, et Spinoza y voit une forme de piété, de reconnaissance envers la source originelle de la puissance de produire.** Dieu lui-même. La création individuelle est la continuation de l'action de Dieu par d'autres moyens.

En revanche, quand les humains en restent à la seule logique de l'appétit (emprise, prédation, assimilation, domination), ils réalisent certes une forme d'égoïsme, dont le caractère nécessaire est évident, puisqu'ils sont déterminés par certaines passions dévorantes (avidité, cupidité, avarice, passion de l'accumulation); mais c'est un « égoïsme mal compris », précisément un égocentrisme, par lequel le soi se met au centre. Le soi suit une politique de l'intérêt cupide, uniquement rapporté à lui-même. Pensons à Pascal : « Le moi est haïssable » parce qu'il est « injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir: car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres » (*Pensées*, 455). Spinoza, lui, s'exprime ainsi : il veut que tous les autres vivent sous la coupe de sa complexion.

C'est ici que l'amour de l'individu pour lui-même, amour nécessaire et utile, se dégrade en amour immodéré de soi (orgueil, vanité), avec toutes les illusions narcissiques qui l'accompagnent. L'individualisme devient « pathologique », c'est-à-dire passionnel, outrancier, agressif : le sujet voit le monde sous la forme de la guerre permanente, de la menace de la concurrence et de la compétition. Il devient avare, sec, fermé sur soi, alors que le véritable égoïsme est généreux, attentif aux autres humains, charitable et amical. L'égoïste se ferme, l'égoïste altruiste s'ouvre et tend la main. Il en sera de même pour les communautés, dont on interrogera la valeur de l'égoïsme et de l'affirmation de soi : il y a des communautés closes, intolérantes, haineuses et excluantes, et des communautés ouvertes, tolérantes et accueillantes.

Cela éclaire le conflit entre l'individu Spinoza, qui milite pour la liberté publique de penser, pour l'amour, la justice et la charité, et la communauté des rabbins qui prononcent contre lui le *herem*, c'est-à-dire l'expulsion, l'exclusion sans retour ni rémission de sa communauté d'origine. Les communautés sectaires ne supportent pas l'exception, surtout quand celle-ci les combat. Et l'on sait que Spinoza sera protégé par certaines communautés chrétiennes, plus attentives aux messages de Moïse, de Salomon et de Jésus que d'autres.

2 Eschyle

L'affirmation de soi, qui devient importante chez Sophocle puis surtout chez Euripide, est toujours perçue comme une menace chez Eschyle. Elle est le fondement même de l'*hybris*.

C'est elle qui a apporté la malédiction sur Thèbes, quand Laïos a osé défier Apollon, pour assurer sa descendance, « et maintenant une mer de maux vers nous pousse ses lames. Si une s'écroule, elle en soulève une autre, trois fois plus puissante, qui gronde et bouillonne autour de la poupe de notre cité » (p. 166), déplore le chœur des *Sept contre Thèbes*. L'égoïsme de Laïos a étendu à toute la cité le châtement qui ne concernait d'abord que lui-même, pour son premier crime, le viol de Chrysis. Il faudra, en plus du parricide, le châtement d'Œdipe, de Jocaste, d'Étéocle et Polynice pour laver l'offense.

Seul le sacrifice, sciemment accompli par Étéocle, permet à la cité d'échapper finalement à l'anéantissement : « l'offrande de ma mort, seule, a du prix pour eux » (p. 164-165), dès le début de la pièce il tente de conjurer le sort qui plane sur Thèbes « Zeus, Terre, dieux de ma patrie, et toi, Malédiction, puissante Érynys d'un père, épargnez du moins ma cité » (p. 145). Il réalise ainsi ce que formule Pélasgos dans *Les Suppliants*, à propos du sang de ses concitoyens, « il faut pour l'épargner, sacrifier, offrir à tous les dieux toutes les victimes aptes à remédier à un tel malheur » (p. 66-67), la victime attendue par les dieux dût-elle être le don de soi-même.

3. Edith Wharton

Les membres de la société new-yorkaise sont dans une constante affirmation, voire exhibition de soi qui traduit leur puissance, leur prestige social, tandis que les nouveaux riches manifestent un luxe ostentatoire : on pense au chapitre III, et au bal des Beaufort, seule famille à pouvoir se targuer d'une salle de bal. Une telle mise en scène de soi est évidemment indissociable de l'appartenance à un milieu riche et/ou prestigieux : **dès lors, l'affirmation de soi est nécessairement individualisme et égocentrisme, l'individu n'étant qu'un élément, un reflet, une synecdoque de sa ou de la communauté.**

À l'inverse, pour les deux protagonistes, Newland et Ellen, se dissocient affirmation de soi et arrogance sociale, tant le jeune homme doute et se remet en question, malgré son enlèvement final dans « les eaux dormantes d'une vie fortunée » (XIV) et tant **la comtesse revendique sa liberté et sa fantaisie**, sans ostentation ni provocation véritables. Quant à May, elle est tellement le produit de son milieu, par-delà son ambiguïté et son épaisseur psychologique insoupçonnées, qu'il est bien difficile de faire chez elle la part de la reproduction sociale et de l'intérêt individuel bien compris, au service de son couple, du mariage et de sa famille: on ne peut nier toutefois qu'en apprenant à Ellen sa grossesse et à Newland le départ pour l'Europe de la comtesse, elle ne fasse preuve d'un égocentrisme inconscient peut-être, mais habile et cruel. Pourtant, dans la scène de la mission espagnole de Saint-Augustin (chapitre XVI), elle a fait preuve d'une belle générosité et même d'un rare esprit de sacrifice, fût-ce un instant seulement, avant d'être reprise par son « innocence » et cette « absence d'imagination » que lui reproche Newland: s'étonnant de l'empressement de son bien-aimé à hâter leur mariage, elle soupçonne chez lui un autre « engagement » amoureux (XVI) qui lui fait craindre de ne pas être assez aimée. Elle a alors cette phrase superbe : « je ne voudrais pas devoir mon bonheur à un tort, à une déloyauté envers une autre » (XVI).

Au bas de l'échelle sociale, ou plutôt aux marges du grand monde, Ned Winsett et M. Rivière, hommes de culture, tentent de s'affirmer socialement, et surtout intellectuellement, en tant qu'écrivain, journaliste ou précepteur : leur souffrance et leur frustration, le sentiment de leur marginalisation sociale, ou tout au moins d'une marginalité matérielle, n'impliquent à l'évidence aucun orgueil ni même une quelconque vanité d'artiste. Il s'agit juste de se faire une place quand on est, comme Newland également, affamé de beauté toute sa vie : « la beauté, il en avait eu faim toute sa vie » (XXXIV). La figure du créateur, du chanteur d'opéra ou du comédien est essentiellement positive pour Edith Wharton, qui réproche le mépris de classe des siens et « l'instinct de clan », « la discipline de tribu » (XXV) de ses personnages : « pouvoir regarder la vie en face, être maître de sa pensée », tel est le seul orgueil du secrétaire du comte qui sacrifiera son poste à l'amour d'Ellen – et « cela vaut bien la peine de vivre dans une mansarde » (XX).

Enfin, Catherine Mingott comme le couple des Van der Luyden allient un indéniable orgueil de classe à une simplicité, une bienveillance, voire une singularité sans doute un peu factice, mais non moins réelles et vivifiantes : leur position sociale et leur aura personnelle leur confèrent en effet une stature morale qui fait d'eux des oracles et des arbitres quand il s'agit de réparer l'injure infligée aux Lovell Mingott (l'invitation refusée, où il s'agissait de rencontrer Ellen) ou d'exercer pression sur les Welland pour hâter le mariage de May et Newland. Tout en puissance retenue, taciturne pour les Van der Luyden, « bonhomme » et truculente chez la grand-mère, ils peuvent en somme se permettre une affirmation de soi originale et décalée : la doyenne du clan Welland se paie même le luxe d'une impertinence amusée et d'une franchise décapante – pour elle, Ellen eût « mieux convenu » que May à Newland. Quant aux maîtres de Madison Avenue, si « glacée » que soit leur « amabilité », ils peuvent et savent, en invitant Ellen, s'élever au-dessus des préjugés de leur milieu : c'est le propre des « grands » parfois de savoir bousculer le protocole, tel le duc de Saint-Austrey conversant spontanément avec la comtesse avant même d'avoir « [présenté] ses hommages à Mrs Lovell Mingott et Mrs. Headley Chivers » (VIII). Pourtant, l'esprit et donc l'égoïsme de classe l'emporteront finalement en de plus graves circonstances, face à la banqueroute de Beaufort et aux visites d'Ellen à la veuve du banquier, jugées inconvenantes.